

Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre :

Le témoignage de Jean Sèque

Comment la ville de Moulins a-t-elle vécu pendant la Première Guerre mondiale ?

En accueillant les réfugiés belges et français, les permissionnaires, les blessés et malades du front en les soignant dans ses hôpitaux et en les visitant...

En finançant dès 1915 les dépenses militaires par les emprunts de la défense nationale ou les bons du trésor, en aidant les victimes directes et indirectes par de très nombreuses quêtes...

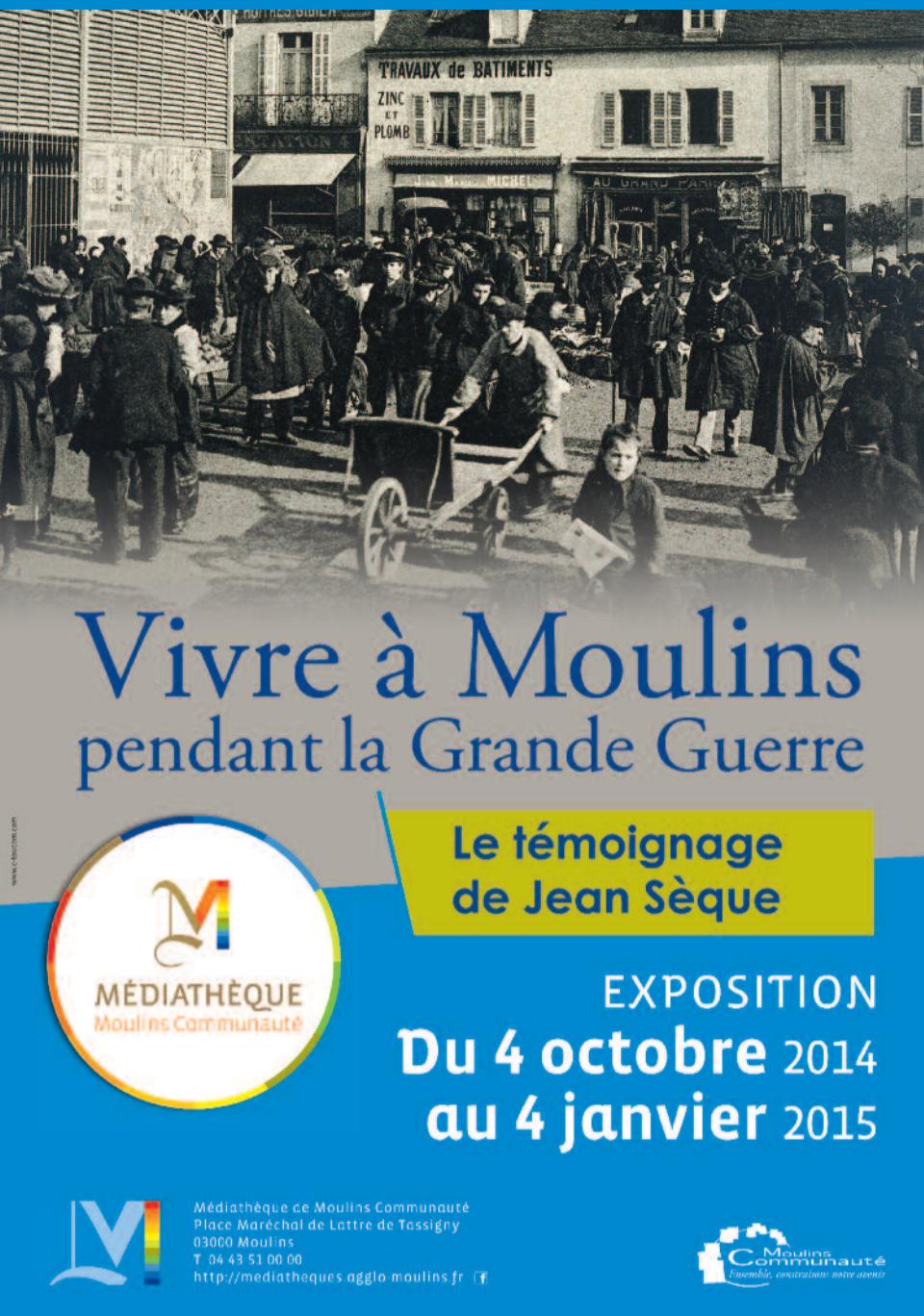
En supportant les années terribles de 1917 et 1918 : réquisitions des récoltes et du bétail, restrictions alimentaires et du chauffage, fonctionnement de l'atelier de chargement des obus qui en explosant le soir du 2 février 1918 fit une vingtaine de victimes...

En exprimant sa joie de l'armistice du 11 novembre 1918 par une fête qui envahit toute la cité pour deux folles journées...

Tout ceci est raconté par le Journal du Moulois Jean Sèque, et illustré par des affiches, photographies, livres, journaux, objets divers, grâce à la collaboration des Archives municipales de Moulins, de la Médiathèque de Moulins Communauté et de la Société d'Émulation du Bourbonnais.

Moulins pendant la Grande guerre, 1914-1918 : journal de Jean Sèque

Édité par Sylvie VILATTE / Société d'émulation du Bourbonnais (tome 1 en 2009, tome 2 en 2011). Le livre est disponible en librairie, à la Société d'émulation du Bourbonnais, et peut être consulté et emprunté dans le réseau des médiathèques de l'agglomération de Moulins : des exemplaires sont proposés dans les médiathèques d'Avermes, d'Yzeure et de Moulins Communauté.



AUTOUR DE L'EXPOSITION

« LES BLESSÉS ET LES MALADES DES HÔPITAUX DE MOULINS PENDANT LA GRANDE GUERRE »

SAMEDI 11 OCTOBRE À 15H

Conférence de Sylvie Vilatte, Présidente de la Société d'émulation du Bourbonnais. Salle d'animation, entrée libre dans la limite des places disponibles

TOURNEZ LA PAGE ! SAMEDI 18 OCTOBRE À 11H

Animation patrimoniale « *La guerre de 14-18 dans les fonds patrimoniaux de la médiathèque* ».

Petite salle du 1^{er} étage, réservations souhaitées

« L'AUTRE CHEMIN DES DAMES » VENDREDI 21 NOVEMBRE À 20H30

Un spectacle théâtral par la Compagnie Ecart Théâtre.

Salle d'animation, réservations souhaitées

ATELIER NUMÉRIQUE SAMEDI 15 NOVEMBRE À 15H

« *La Grande Guerre avec Europeana* »

Retrouvez des archives et des documents sur la Première Guerre mondiale sur le site d'Europeana, la bibliothèque numérique européenne. www.europeana1914-1918.eu/fr

Salle de formation, réservations souhaitées



Médiathèque de Moulins Communauté
Place Maréchal de Lattre de Tassigny - 03000 Moulins
T. 04 43 51 00 00
<http://mediatheques.agglo-moulins.fr> - mediatheque@agglo-moulins.fr



Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

Repères chronologiques

Triple Alliance versus Triple Entente

À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, l'essor économique, diplomatique et même expansionniste de l'empire allemand inquiète les puissances européennes. Pour faire face aux tensions, deux systèmes d'alliance sont créés.

Dès 1882 la **Triple Alliance**, pacte défensif organisé par Bismarck, unit **l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie**.

À partir de 1907, en réponse, la **Triple Entente** unit **l'Angleterre, la France et la Russie**.



Les Français voulaient-ils une guerre de revanche pour reprendre l'Alsace-Lorraine ?

La majorité de la population n'y songe pas. En France comme en Allemagne, les socialistes sont internationalistes et pacifistes et n'aspirent pas à la guerre. **Les partis de gauche** ont gagné les élections législatives en 1914 et le socialiste **Jean Jaurès** milite fortement pour la paix ; il est assassiné le 31 juillet 1914 par un déséquilibré. Malgré les tensions, la guerre n'était donc pas une fatalité en 1914.

Les origines de la guerre : le 24 juin 1914 à Sarajevo

L'archiduc **François-Ferdinand**, neveu et héritier de l'empereur d'Autriche-Hongrie François-Joseph, est assassiné par un Serbe né en Bosnie. Les diplomates s'activent pour éviter une guerre que l'on imaginait néanmoins courte.

- Se sentant soutenu par l'empereur allemand Guillaume II, **François-Joseph** fait parvenir le **23 juillet** un **ultimatum à la Serbie**, dont une clause est inacceptable pour elle ; François-Joseph déclare la guerre à la Serbie, le **28 juillet**.

- La Russie, amie de la Serbie, organise une mobilisation partielle de son armée. En réplique, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, le **1^{er} Août**.

- Alors, la France donne l'ordre de mobilisation pour le **2 août**.

- En réponse, l'Allemagne déclare la guerre à la France, alliée de la Russie, le **3 août**, et a déjà fait pénétrer ses armées en Belgique, pays neutre.

- En conséquence, le **4 août**, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne pour défendre ses alliés français et russes.

- Le **5 août**, François-Joseph déclare la guerre à la Russie.

Des puissances restent neutres, d'autres vont rejoindre plus tard un camp ou l'autre.



De la guerre de mouvement à la guerre de tranchées

Front ouest

Les Allemands occupent la Belgique et les combats se centrent sur la Lorraine ; la **bataille de la Marne**, dirigée par le **général Joffre** du **6 au 9 septembre 1914**, arrête l'armée allemande. Survient alors la « course à la mer » (du Nord) qui immobilise le front de la Suisse à la côte.

Le front est ne voit aucune victoire décisive entre les Russes et les Allemands. Partout, il apparaît que le conflit sera long.

La guerre de tranchées s'installe en France, immobilisant les armées dans des fossés protégés reliés par des boyaux, tout en faisant des tirs d'artillerie, ou en provoquant des attaques.

En France, comme ailleurs, le financement de la guerre se fait par les emprunts de la défense nationale (dès 1915) ou les bons du trésor.

1915 voit l'entrée en guerre de l'**Italie contre l'Autriche** puis en 1916 contre l'Allemagne, avec des échecs et des succès militaires tout au long du conflit.

Les attaques de Joffre en Artois, Champagne, Ardennes et Vosges sont vaines.

Le 22 avril 1915, au nord d'**Ypres**, les Allemands utilisent pour la première fois les **gaz asphyxiants** faisant de très nombreuses victimes et provoquant de lourds handicaps chez les survivants. Les troupes franco-anglaises subissent, en Turquie, alliée de l'Allemagne, l'échec des **Dardanelles**. La Serbie est écrasée par les troupes allemandes qui s'insèrent de plus en plus dans les Balkans ; la Roumanie tombe à son tour l'année suivante.

1916 Les Allemands attaquent à **Verdun**, le 21 février, par un bombardement d'une violence extrême. Des combats terribles et très meurtriers s'engagent ; les hommes et le matériel seront constamment renouvelés par la « **voie sacrée** » au moyen des transports routiers (La Buire, Fiat, Berliet, Vermorel) ; **victoire des Français : à la fin de 1917**.

À partir de juillet 1916, pour soulager les combattants de Verdun, Joffre organise, sur la Somme, de violentes attaques contre les Allemands.

Parallèlement, **sur le front est**, les Russes mettent au point avec succès une offensive.

Sur mer, les Alliés intensifient le blocus naval pour gêner l'approvisionnement de l'Allemagne par les pays neutres. Une bataille a lieu le 31 mai près du **Jutland** entre les marines de guerre anglaise et allemande, laissant la maîtrise de la mer du Nord aux Anglais.

1917 L'Allemagne entreprend une **guerre sous-marine** à outrance contre ses ennemis et les bateaux de commerce. Les **États-Unis d'Amérique** en font les frais pour leurs échanges.

Ils entrent en guerre contre l'Allemagne le **2 avril**, sous la présidence de **T. W. Wilson**.



Les tentatives de paix de l'empereur d'Autriche Charles Ier et du pape Benoît XV échouent.

La révolution russe de février provoque l'abdication du tsar Nicolas II. **La révolution bolchevique d'octobre** (6-7 novembre) entraîne un armistice, puis une **paix de la République soviétique avec l'Allemagne, le 3 mars 1918**.

En France, l'offensive du **général Nivelle au Chemin des Dames** à partir du **16 avril 1917** est un lourd échec. Au début du mois de mai, des mutineries ont lieu dans l'armée française. Les Anglais attaquent entre juin et décembre dans les **Flandres**, utilisant pour la première fois à **Cambrai** des chars.

1918 En France, le premier semestre voit les attaques ininterrompues des Allemands, qui **bombardent Paris** du **23 mars au 9 août**. Le **27 mars**, **Foch devient le généralissime des alliés**. Cette unité de commandement permet la reprise de l'offensive à partir de juillet, avec l'aide, au cours de l'année, de plus de 2 millions de **soldats américains**. Les combats des Flandres, de Cambrai, de Saint-Quentin, de l'Argonne affaiblissent l'armée allemande.

L'effondrement intérieur de l'empire amène le commandement allemand à envisager un **armistice** qui est négocié et signé avec Foch à Rethondes dans la **forêt de Compiègne le 11 novembre à 11 heures**.

En France, la guerre a fait plus de :

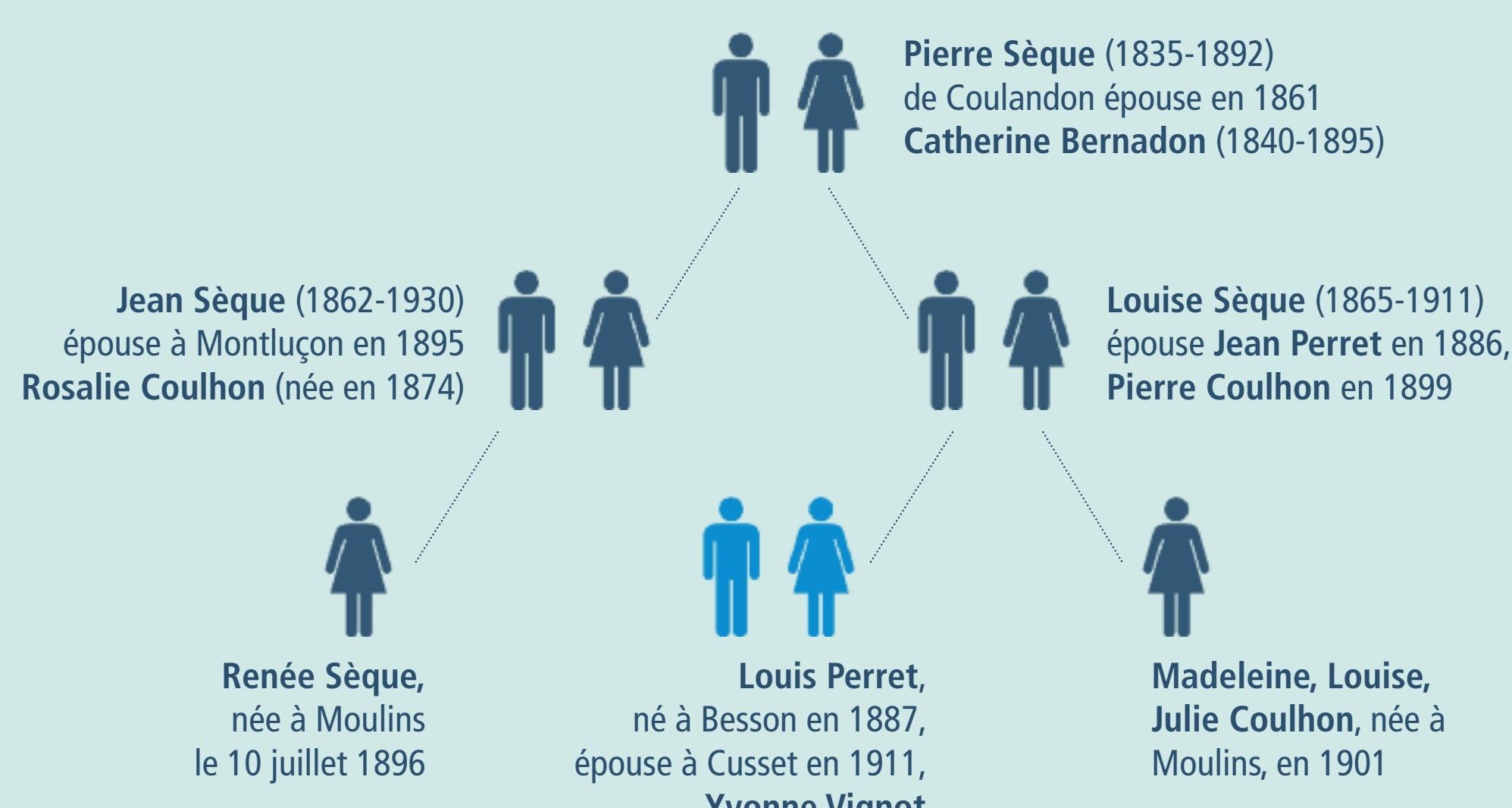
- **1,4 million de morts**
- **3,5 millions de blessés**,
dont les « **gueules cassées** »
- **1,1 million d'invalides**,
dont des **mutilés et des amputés**.

ON ESPÈRE QUE CETTE GUERRE SERA LA DERNIÈRE : « LA DER DES DERS. »

Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

Jean Sèque et sa famille



Une famille de métayers, puis de fermiers, enfin de très petits propriétaires à Certilly de Coulandon



Jean Sèque est le premier de sa famille à être instruit. À l'âge adulte, il est agriculteur ; durant toute sa vie, il exploite ses quelques hectares pour en tirer son blé, ses légumes, ses fruits et le fourrage de ses bêtes de trait. Mais il travaille aussi rapidement dans une entreprise moulinoise de vidange dont il devient l'associé, puis le successeur. En 1914, il est installé dans une belle et grande maison de brique rouge ; les écuries de ses chevaux et de son âne jouxtent l'habitation. En effet, des carrioles à traction animale déplacent ses machines de vidange.

L'en-tête de son papier à lettres précise : *Entreprise de vidanges inodores à vapeur & à bras*. Ancienne maison Parot-James & Sèque, Sèque Succr, 80, rue de Lyon & rue Gare-de-Debord, Moulins. Dans l'Annuaire général de l'Allier 1914, la page publicitaire ajoute : « La maison se charge de l'exécution des Travaux de Vidanges pour le compte des Communes et des Propriétaires des environs de Moulins à n'importe quelle distance. - On se rend à domicile voir le Travail, sans augmentation de prix - Matériel spécial de voyages - ».

Cet entrepreneur était membre de la Société d'Émulation du Bourbonnais et avait constitué une très importante bibliothèque de livres, brochures et documents historiques sur le Bourbonnais. À sa mort, son memento, image en souvenir du défunt, signale sous sa photographie : « *Sa mort fut douce et simple comme sa vie, et sa mémoire restera en bénédiction... On a vu sur son visage, après sa mort, comme un doux reflet de la sérénité de son âme* ».

Mon journal 25 JUILLET 1914 - 31 JUILLET 1919

Le 25 juillet 1915, Jean Sèque écrit :

« Il y a un an aujourd'hui, le 25 juillet 1914, que j'ai commencé de griffonner ce gribouillage. Que de graves choses se sont passées pendant ces 12 mois ! J'espère bien que je n'aurai pas encore à faire ce barbouillage pendant la même durée. »

Le 31 juillet 1919, il termine :

« Voilà cinq ans que j'ai ouvert ce journal. Journal d'un grincheux et passablement radoteur. La guerre paraît être finie ! Ce griffonnage n'a donc plus raison d'être puisque mon barbouillage, dans ma pensée, n'était ouvert que pour la durée de la guerre. Je n'ai plus en ce moment qu'à enregistrer la température, il est temps de me taire. Le cinquième anniversaire est moins angoissant qu'à pareille date en 1914. Si l'on avait su ce qui devait se passer ! On ne peut savoir ce qui serait arrivé ! Enfin, cette formidable secousse est en partie terminée. Souhaitons que ce soit une paix, une vraie paix très longue et bonne pour tous. »

Probablement inspiré par le mémoire, connu oralement, de Jacques Bouculat de Rocles pour la guerre de 1870, ce journal possède la caractéristique d'être le plus long connu dans l'Allier et d'aborder non pas des questions intimes, mais le retentissement de la guerre sur le chef-lieu du département. Il donne aussi la copie des lettres de Louis Perret, neveu de Jean Sèque, professeur d'agriculture dans la Nièvre, mobilisé comme caporal fourrier dès 1914, et d'un fragment de son carnet de campagne.

Extraits d'une lettre de Louis Perret, neveu de Jean Sèque, à son épouse, Yvonne
DU 19 NOVEMBRE 1914

« Pour te rassurer sur mon sort, tu me demandes de te donner force détails sur mon genre de vie. Je veux bien, mais afin d'éviter que la censure ne fasse du feu de ma lettre, je te parlerai de tout en omettant volontairement le nom des villes et les dates. J'espère que, de cette manière, on ne trouvera pas plus à dire que pour les articles de journaux livrés au public. Mon rôle consiste à porter les ordres du commandant au capitaine de ma compagnie. C'est pour cette raison qu'avec les trois autres fourriers des autres compagnies, je vis auprès du commandant. Ce dernier, sauf pendant le combat, reste un peu en arrière de la première ligne de feu, vers les réserves. Nous avons creusé une tranchée profonde de deux mètres, bien recouverte de poutres, de paille et de terre ; à l'intérieur, de la paille permet de s'allonger. Mais... il fait humide et froid dans ce trou, aussi nous avons aménagé une pièce dans une maison voisine. Le toit n'existe que pour la forme et il est représenté par deux ou trois poutres et quelques tuiles, le reste a été descendu par un obus. Le plafond n'existe pas, seul un plancher nous protège. Ces maisons entièrement en brique et quelques fois en torchis (terre et paille) ne sont pas solides. Nous ne sommes même pas à l'abri d'un simple éclat d'obus et, à plus forte raison encore, bien moins à l'abri d'un obus. Nous le savons, mais, au premier obus allemand, nous filons dans notre tranchée qui est à environ 15 mètres. Là nous sommes un peu plus en sûreté. [...] Vos lettres arrivent très bien, aussi suis-je gai et ai-je repris tout mon entrain et ma bonne humeur. J'ai dans ma compagnie plusieurs hommes de l'Allier, une dizaine, dont trois de Bresnay. [...] Allons ! En voilà assez pour aujourd'hui ! Surtout ne m'envoie plus de linge, mon armoire est comble et l'impériale [le dessus de l'armoire] est complet.

À tous de bien gros baisers. Louis. »



Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

Le rôle capital de la gare

Pour la première fois en Europe, le chemin de fer assure massivement et presque exclusivement les transports vers les fronts. En France, en temps de guerre, l'État intervient auprès des grandes compagnies pour la préparation des transports de mobilisation par le Service militaire des chemins de fer rattaché au 4^e Bureau de l'État-major. En 1914, 4 900 trains sont mis en œuvre pour les transports de mobilisation et de concentration des troupes.



La gare de Moulins au début du 20^e siècle

Extraits du journal

À partir du 2 août 1914, Jean Sèque est satisfait de constater que, chaque jour, les trains participent à la mobilisation par le transport des soldats, à l'effort de guerre par le convoyage du matériel, des armes et des animaux de trait pour l'artillerie, à l'alimentation des hommes et des bêtes sur le front, aux soins des blessés par leur acheminement, puis leur répartition dans les hôpitaux de l'arrière.

Le 5 août 1914 : « Départ et passage en gare de nombreux trains de réservistes. C'est en chantant qu'ils traversent notre gare. Remarque sur un train, écrite à la craie : "Train de plaisir pour Berlin" ; on voit aussi des têtes de cochon, ou de sanglier, coiffées du casque à pointe représentant la tête de Guillaume II. »

Comme les Moulinois, il est ravi de voir pour la première fois dans les wagons les soldats britanniques ou les mobilisés des diverses populations des empires coloniaux français et britannique.

Les trains amènent également les populations civiles fuyant les zones de combats : Belges, Français du Nord et de l'Est.

Le 2 septembre 1914 : « Il est passé en gare de Moulins un train d'immigrants que l'on dirigeait plus loin. Un train s'est arrêté en gare : des familles entières descendaient en ville, d'autres sont restées à la gare ou autour. Il est triste de voir des femmes accroupies près de leurs hardes réunies en quelques paquets ou allaitant de malheureux enfants de quelques mois. Beaucoup sont là, la tête penchée, les yeux pleins de larmes, pensant sans doute à ceux qui n'ont pu les suivre et à leurs pauvres affaires écrasées par ces hordes barbares, que c'est triste ! »

Le 7 septembre, un réfugié témoigne : « Sa femme s'était accouchée 15 jours avant leur départ ; le bébé est mort en route et a été enterré dans un cimetière français. Il a vu, nous a-t-il dit, près de Soissons, trois femmes de familles immigrantes, qui ont été enterrées en plein champ, mortes de fatigue et de peur. »

Les migrants sont répartis dans des hôtels, des logements, ou distribués dans les villages. En retour, les trains envoient sur le front tout ce qui est nécessaire aux combattants.

Le 27 août 1914 : « J'ai vu passer, ce soir, en gare de Moulins, un train de 36 wagons de bœufs filant vers Paris. »

Le 5 septembre : « Presque chaque jour, il part de petits détachements du 36^e d'artillerie vers la frontière. On expédie toujours du bois à la gare de Débord et quantité de grains et fourrages. »

Le 1^{er} octobre : « On fait monter vers le Nord quantité de machines et matériel de chemin de fer. »

À proximité de la gare, dès septembre 1914, fonctionne le parc d'Artillerie, pour l'approvisionnement en pain : « il est arrivé un détachement de la 23^e section venant, je crois, de Troyes, pour la fabrication du pain. Ils doivent être 1 300 hommes environ. »

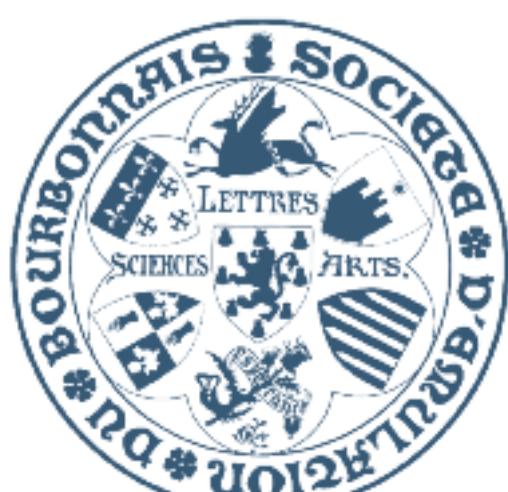
Le 13 septembre : « En sortant du parc, un officier me montre un pain de soldat de la première fournée tirée du four ; il est, ma foi, très joli et sent très bon. Pour la fabrication du pain, 500 boulangers de la 5^e section Orléans travaillent jour et nuit, de plus environ 800 réservistes du 34^e territorial assurent le service de la manutention et de la construction des fours. »

La gare permet aussi le retour des permissionnaires du front : à partir de 1915, les combattants peuvent obtenir ces jours heureux passés dans les familles.

Rasage du permissionnaire sur le front



Le retour au foyer



Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

Les soins aux blessés et aux malades



Hôpital civil et militaire de Moulins

Place de la Liberté

En 1914, à la veille du conflit, le Service de Santé de l'administration militaire avait comme médecin chef, M. Latour, et gérait l'hôpital mixte, civil et militaire, Saint-Joseph.

En août 1914, sous la direction de la Croix-Rouge, on vide en complément des salles dans certains établissements scolaires publics ou privés.

Des hôpitaux temporaires sont établis :

Hôpital n°3 de Bellevue à Yzeure

Hôpital n°20-30 : Saint-Gilles et La Présentation (rue Achille Roche)

Hôpital n°21 : Lycée de Jeunes filles, 15 rue Boureau Frères (rue du 8 mai)

Hôpital n°29 : Institution du Sacré-Cœur, 51 rue de Paris

Hôpital n°31 : Noviciat des Frères, 87 rue de Paris

Des hôpitaux auxiliaires s'ajoutent :

Hôpital n°8 : École primaire supérieure de garçons, 8 rue Jean-Jacques Rousseau et l'annexe de l'hôpital n° 8 : Pensionnat Notre-Dame, 13, rue du Lycée

Hôpital n°104 : École normale d'institutrices, 38 rue Pape-Carpentier

Annexes de l'hôpital n°3 de Bellevue :

l'école Henri Mathé, l'école professionnelle, à Yzeure.

Le 22 août 1914, M. Lauraine, sous-secrétaire à la Guerre, inspecte les hôpitaux.

Les maladies : entérite, dysenterie, typhoïde - aménagement des soldats évacués du front.



Évacuation d'un blessé du front

L'arrivée des trains sanitaires

Le 17 août 1914, un premier train de 500 blessés fait un arrêt en gare de Moulins. À partir de cette date jusqu'à la fin de la guerre, la ville sera concernée par les soins aux blessés et malades. En août 1914, la foule se masse à la gare et au passage à niveau pour voir arriver les trains. De nombreux propriétaires d'autos s'organisent pour aider au transport des blessés depuis la gare jusqu'aux hôpitaux. Beaucoup de Moulinois sont en larmes devant les blessés, découvrant la réalité de la guerre.

Le 23 août 1914 : « Certains doivent avoir peu de choses, mais d'autres semblent souffrir beaucoup plus ; ils sont déjà hâlés par le soleil, et ils ont une barbe de plus de quinze jours ; ils paraissent de vieux troupiers ; beaucoup de blessures aux mains, aux jambes et à la tête. »

Au mois de septembre, la bataille de la Marne du 6 au 9, a des conséquences importantes : les grands blessés affluent à un rythme soutenu.

En octobre, la foule consigne les trains de blessés allemands.

Le personnel soignant et le bilan des soins



Dès la mi-août 1914, de nombreux **médecins-majors, pharmaciens et infirmiers** préparent activement leurs hôpitaux ; ils seront ensuite assistés par des **aides infirmières, jeunes filles dès l'âge de 16 ans, dames moulinoises bénévoles**.

À Moulins, la mortalité est forte au début, aussi bien par les graves blessures ou la gangrène que par les maladies épidémiques. Puis l'**organisation sanitaire se développe** juste à l'arrière du front : les blessés les plus gravement atteints sont traités immédiatement sur place. Moulins devient alors un **centre hospitalier de convalescents** (blessés et malades).

En novembre 1914, deux cents convalescents se reposent à l'**école Henri Mathé**, annexe de l'hôpital n°3 de Bellevue à Yzeure.

La solidarité moulinoise

Elle se manifeste par les visites aux hospitalisés avec des gâteaux, du vin liquoreux, des livres, des journaux. Le 25 décembre 1916, la municipalité organise un arbre de Noël dans les hôpitaux avec cadeaux et goûter au champagne ! On vend des objets, on organise des concerts pour recueillir des fonds en leur faveur. Les quêtes sont nombreuses pour aider au financement des soins, pour soulager les familles et surtout pour les veuves et les orphelins.

La population française sera durablement traumatisée par ce triste bilan : morts, survivants gazés, amputés, défigurés, veuves et orphelins.

La promenade devient une activité importante de ces hommes. *Le 29 décembre 1914* : « Quant il fait beau, on rencontre par nos rues, par petits groupes, les blessés de nos hôpitaux : des boiteux, des manchots, des éclopés d'un peu tous les genres qui prennent un bain d'air sous la paternelle surveillance d'un sous-officier du 36e d'artillerie, ils s'en vont, les braves, comme un pensionnat de jeunes filles. »

Chaque année conduit les blessés et malades avec des pointes lors des combats les plus durs. *En mars et avril 1915*, les combats en Artois et Champagne : « Ces pauvres malheureux sont couverts de boue des pieds à la tête, d'une boue blanche, crayeuse ; ce train est formé avec des wagons à bestiaux appropriés pour cet usage. » Jean Sèque s'indigne du caractère sommaire du transport des blessés.

Le 22 avril 1915 au nord d'Ypres, les gaz asphyxiants allemands font des milliers de victimes françaises. Ces attaques chimiques répétées dégradent gravement la vue et les voies respiratoires.

En 1916, Verdun et les combats de la Somme : *le 6 août*, Jean Sèque fait une amère constatation : « Beaucoup de blessés par nos rues, que de bras et de jambes en moins ! »

Les années 1917 et 1918 conduisent de très nombreux blessés à Moulins.



Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

La vie à Moulins

Les cours et les avenues

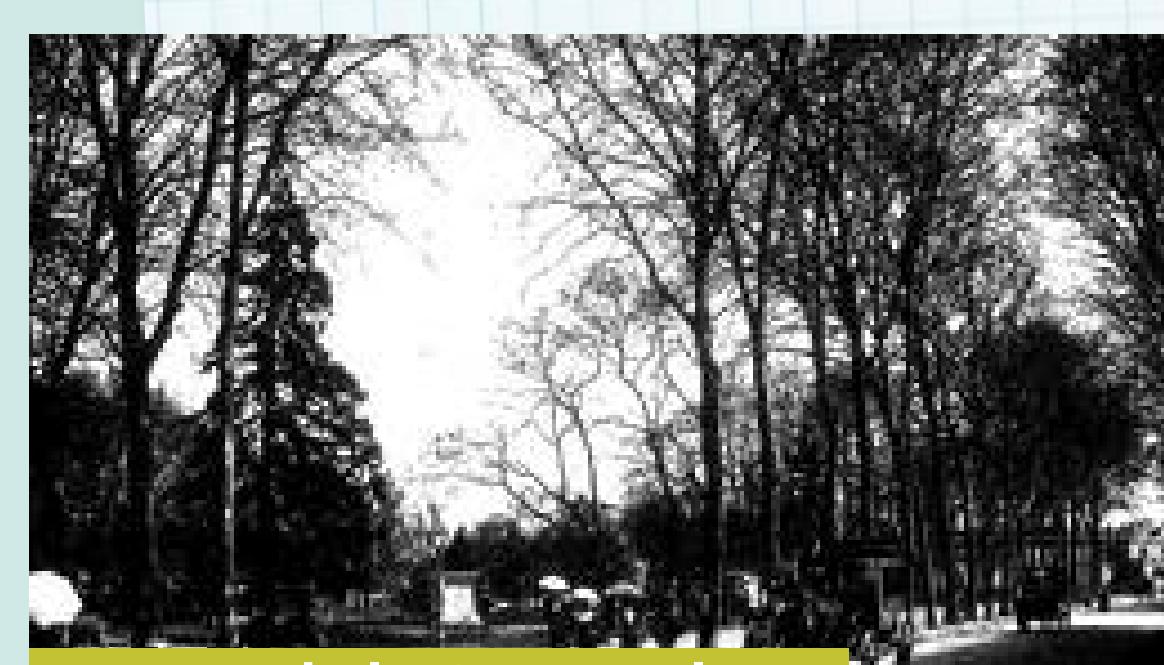
Lieux d'information, de rencontre et de promenade, surtout les jours de foire, de marché et le dimanche, les artères principales de Moulins sont transformées par la guerre.



Avenue Nationale (avenue Théodore de Banville)

Le 1^{er} août 1914 :

« Vers quatre heures un quart, me trouvant sur l'avenue Nationale à cinquante mètres environ de la Poste, je vis une foule courir vers le bureau de Poste : c'est la mobilisation, me dis-je. En effet, on venait de poser l'avis suivant : **“Le premier jour de la mobilisation est demain dimanche 2 août à partir de minuit.”** Chacun ayant vu la dépêche se dépêchait à aller l'annoncer par la ville : “Ça y est - disait-on - ça y est !” Quelques minutes après, la mobilisation générale était annoncée en ville par des tambours et des clairons. La connaissance de cet acte si grave ne troubla pas la population moulinoise. Au contraire, le poids si lourd qui semblait peser sur les épaules paraissait plus léger, on était fixé, et on savait ce qui restait à faire. »



Avenue de la Gare et place de la République (square Général Leclerc)

Le 6 septembre 1914 :

« Foule très dense avenue Nationale et autour de la gare. (...) Quantité de passagers sont installés sur les pelouses (...) et se reposent. Il passe beaucoup de jeunes conscrits qui attendent les trains pour diverses directions. » Ailleurs, on se promène, mais la guerre perturbe les habitudes.



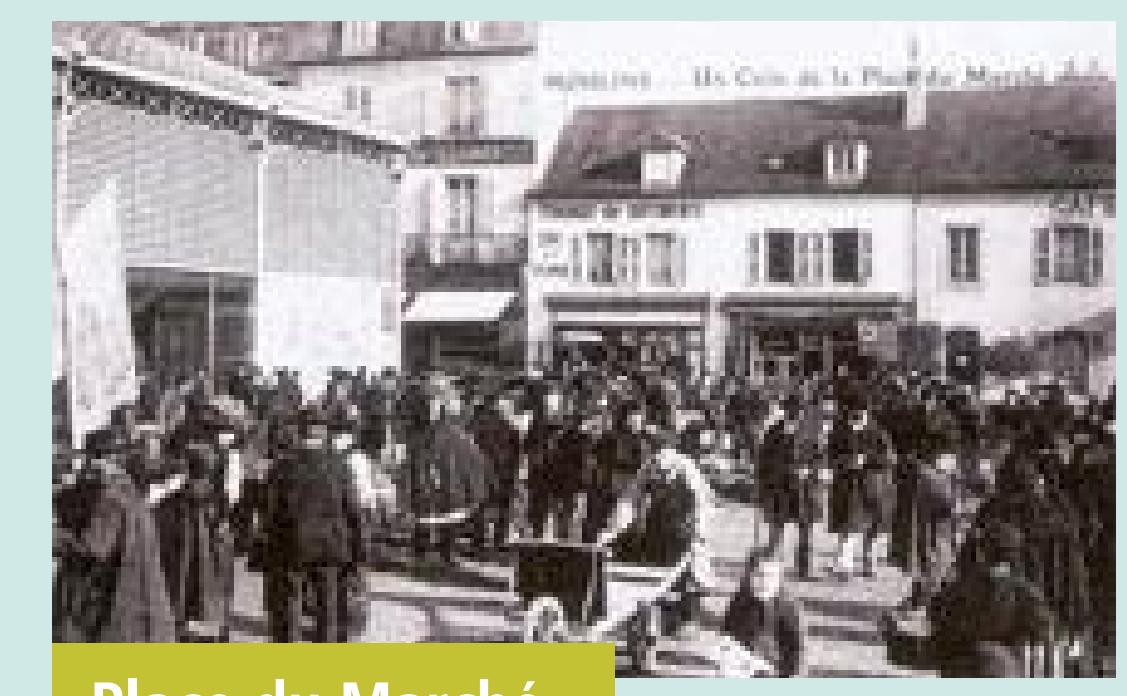
Cours du Théâtre (avenue Jean Jaurès)

Le samedi 5 décembre 1914, conséquence de la mobilisation :

« La population s'éclaircit de plus en plus », il ne reste « en promenade que les femmes et les retraités, qui sont encore là pour un coup, afin de garnir nos rues et nos cours et empêcher que notre ville paraisse absolument vidée, mais ce n'est tout de même pas gai ! »



Foire cours de Bercy



Place du Marché

Jours de foire et de marché

Dès la déclaration de guerre, des modifications apparaissent. Le 4 septembre 1914 : « Aujourd'hui, foire à Moulins, mais quelle différence avec les foires de cette saison : très peu de marchandises et se vendant à des prix au-dessous des cours précédents. » Au contraire, le 11 septembre, la fréquentation est très forte.

Le 22 janvier 1915, la vente est normale le matin au marché couvert, mais le soir le marché aux grains est vide : « Il en reste si peu en campagne qu'ils n'ont guère le temps de venir en ville sans affaires à traiter. »

Une nouvelle activité civique depuis août 1914 : les quêtes

Elles concernent toutes les catégories de personnes lésées par la guerre et se répètent. Le 5 février 1915 : « À 4 heures et demie, Jeanne et Renée sont allées à la réunion des « Femmes de France », École normale de filles, pour l'organisation de la « Journée du 75 », (...) on a donné à Renée sa carte d'identité et Marcel Coulhon, son cavalier, a reçu les insignes. »

Le 24 juin 1916 : « C'est demain la « Journée serbe ». Il était bien entendu que Renée ne quêterait plus, pour aucune journée. Mais, après les demandes réitérées des dames de la Croix-Rouge, ainsi que celles de plusieurs camarades de pension de Renée, elle s'est laissée flétrir. Ce soir, il y avait réunion à l'hôpital 104 [École normale d'institutrices, 38 rue Pape-Carpentier] à 4h30 pour la distribution des insignes. Renée aura comme cavalier un jeune Serbe du lycée ; ils sont six qui ont encore leur costume national ; ils le prendront demain. Les médailles sont les mieux de toutes celles données pour toutes les journées précédentes. » La journée a eu un résultat financier moyen.

Une distraction moderne et populaire : le cinéma

En 1916, le 23 janvier : « Les cinémas refusent du monde en matinée et en soirée », même constat le 21 février. À cette époque, deux cinémas : Le Palace et La Jeune France.

Le 5 juillet 1917 : « Dans la soirée, il a été donné au cinéma Le Palace, deux séances pour les enfants des écoles laïques et libres, les petites filles ont commencé, puis, en deuxième séance, les petits garçons. Il était joli de voir les tout-petits venant par quatre, comme des militaires, et se tenant par la main, tous et toutes, bien mis par les mamans. On voyait briller dans leurs yeux la joie de voir du nouveau. Hier soir, il y a eu une séance pour le grand monde au profit des prisonniers de guerre. Certainement que, parmi les petites filles et les petits garçons, il s'en trouve dont le papa est prisonnier chez les misérables assassins. Leur légère obole servira à adoucir un peu leur misère et remonterait leur moral, s'ils savaient que leurs enfants aident à les secourir. »

Le 28 avril 1918 : « Les divers cinémas de la ville sont bondés de spectateurs. On peut voir qui en sort : ce ne sont que les ouvriers et ouvrières qui se plaignent de la vie chère, mais ils ne trouvent pas ces dépenses superflues trop élevées. Drôle de mentalité qu'a le peuple en ce moment ! »

Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

Le tournant des années 1917-1918

Verdun et le Chemin des Dames vus de Moulins : deux événements symboliques

VERDUN

L'attaque allemande commence le 21 février 1916, elle est rapidement connue à Moulins ; dès le 24 février : « De fortes attaques sont données par les Allemands sur tout notre front, en particulier sur Verdun ; ils ont pu pénétrer dans nos lignes à différents endroits. »

Le 27 février, les Moulinois comprennent la particularité de ces attaques : « Les combats autour de Verdun sont toujours terribles ; jamais on n'a vu carnage semblable, il doit en tomber par milliers des hommes » ;

le 28 février : « Ce n'est qu'un horrible écrabouillement de chair humaine, une chose inimaginable... »

Le 2 juin : « Les communiqués sont toujours les mêmes ; de chaque côté, tous les jours, nous ne faisons que prendre et perdre les mêmes portions de tranchées de sorte que nous ne bougeons pas de place ; cela ressemble à la condamnation à mort de deux armées, lesquelles sont exécutées par portion chaque jour, c'est terrible ! ». À la fin de 1917, les Français ont gagné.

LE CHEMIN DES DAMES

est au contraire un exemple de désinformation : les combats s'engagent dès le début d'avril, surtout pour les Anglais, mais le 16 avril 1917 une initiative française du général Nivelle éclate sur le front de l'Aisne. Les informations sont suivies par Jean Sèque ; le 19 avril : « Nos communiqués sont extra bons ; depuis lundi, les nôtres ont 17 000 prisonniers de faits, un matériel très important en canons et munitions et avec cela plusieurs villages. Les Anglais progressent toujours et entassent aussi les prisonniers. » Mais, petit à petit la rumeur se développe soulignant l'échec des Alliés.

Le lundi 30 avril : « Il circule une foule de bruits au sujet de l'attaque de Champagne et de Saint-Quentin qui sont loin d'être à notre avantage. D'après ces bruits, nos pertes seraient énormes, on donne des chiffres fabuleux, on parle de plus de cent mille hommes perdus ; les chiffres les plus bas arrivent encore, d'après les racontars, à 40 000. Même avec ce chiffre, ce serait plus qu'énorme. »

Le lendemain, 1^{er} mai : « Les mauvais bruits circulent de plus en plus par la ville. Il m'a été dit que toute la division Marchand avait été faite prisonnière et la division Mangin à peu près anéantie. »

Les Moulinois durent se rendre à l'évidence, l'offensive des Alliés fut un revers, surtout pour les Français. Nous savons que la bataille du **Chemin des Dames** a fait, entre le 1^{er} avril et le 9 mai, **271 000 Français tués**, blessés ou disparus, contre 163 000 Allemands, qui n'eurent que 39 000 prisonniers.

Dès le début de la guerre, ceux-ci arrivent à Moulins. Ils sont souvent conspués par la foule, mais la tension est à son maximum entre 1916 et 1918.

Les prisonniers allemands à Moulins

Le 28 août 1916, Jean Sèque est particulièrement ému par la présence du fils du baron Moritz Ferdinand von Bissing (1844-1917) qui occupa très durement la Belgique à partir de 1914 : « Nous avons travaillé aujourd'hui en face de l'ancien grand séminaire, en face des officiers boches. (...) Il m'a été dit que le fils de von Bissing, d'ignoble mémoire, était interné ici, que, lors de son arrivée, ces derniers temps, tous ces mirliflors venaient faire leur cour près de lui. (...) Ce jeune bandit de vingt-cinq ans doit avoir pas mal de mains, de bras, de têtes de femmes et d'enfants autour du blason de son père et doit en être fier [allusion aux atrocités allemandes]. »

Le 29 juin 1917, des médecins-majors suisses viennent constater l'état de santé des prisonniers ; le 11 juillet : « Nous avons travaillé à l'ancien grand séminaire aux fonds des officiers boches. Ils ont tous très bonne mine et ont des habillements très frais. L'enclos est tout divisé par de petits jardinets et ils cultivent les fleurs. Un superbe jeu de tennis y est installé, ils jouent aussi au football ; d'autres s'entraînent à la marche. C'est un séjour de tranquillité pour tous ces bandits »

Le 7 mai 1918, un tunnel est découvert par où les officiers allemands comptaient s'échapper ; la surveillance est renforcée.



Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

L'atelier de chargement des obus

La construction de l'atelier de chargement des obus est décidée par le ministère de l'Armement en juin 1915 ; l'ingénieur Coquelet choisit le vaste site de 52 ha de la Motte à Yzeure, entre deux voies ferrées (Clermont-Ferrand et Paray-le-Monial). L'entrepreneur François Mercier assure les travaux qui commencent en 1915.

Dès le 6 janvier 1916, Jean Sèque commence à aménager les équipements sanitaires du site qui comporte à la fois les ateliers et le camp, c'est-à-dire les baraquements pour loger les travailleurs, mobilisés ou non, venant des colonies ou de l'étranger.

Le 13 janvier, il constate que la construction est exécutée en partie par des prisonniers allemands venus de Montluçon et que des détachements d'auxiliaires français « prennent possession de l'usine. »

Le 22 janvier : « il y a une fourmilière d'ouvriers civils, militaires et boches. »

À partir du 3 avril, arrivent deux cents Kabyles « plus ou moins en guenilles » et d'autres Nord-Africains.

Le 10 avril 1916, Jean Sèque voit le chargement des obus avec la mélinite, **produit chimique très toxique manipulé par le personnel ouvrier sans aucune protection** et qui donnait une couleur jaune-vert à la peau, aux cheveux et aux vêtements ; la mortalité fut très forte dans cet atelier. Durant le mois de mai, beaucoup de femmes sont embauchées.

À partir du 3 juillet, les horaires peuvent monter à dix heures par jour ou par nuit. D'après Jean Sèque, on charge « **environ une moyenne de quinze mille obus par jour.** »

En 1920, C. RENAUD, rédacteur au Courrier de l'Allier, publie un livre sur cet atelier.

Le commandant puis lieutenant-colonel Prangey en est le directeur jusqu'en 1918 ; il a sous ses ordres des officiers placés à la tête de plusieurs services, dont un service médical. Le personnel est composé, d'après les chiffres de 1918, de :

- militaires : 2 257 Français, 814 Sénégalais, 869 ouvriers d'artillerie auxiliaires indigènes, 459 Italiens
- et de civils : 218 hommes, 1 577 femmes dont 110 secrétaires, 2 154 coloniaux dont les Kabyles.



Ouvrières moulinoises chargeant les obus

En 1917, deux ouvrières furent tuées accidentellement ; l'enterrement a lieu le 15 avril avec « de belles couronnes (...) offertes par les employés, leurs camarades (...) ; une foule d'ouvriers assistaient aux obsèques (...). La foule formait la haie le long des rues. » Cet accident déclenche, le 20 avril, du tapage et des menaces de grève, qui ne furent pas exécutées.

Tramway de l'atelier

Il fut construit pour faciliter le transport des ouvrières moulinoises à l'atelier.

Ouvrières, Kabyles, Sénégalais

La cohabitation de ces différents agents n'est difficile qu'à partir du 1^{er} mai 1917. Les Kabyles, ouvriers civils, sont payés 5 francs par jour et les Sénégalais, mobilisés, 5 sous par jour. De plus, les Sénégalais et les ouvrières jugent les Kabyles paresseux. Les Sénégalais et les Kabyles se battent alors. Les maréchaux des logis Cantat et Jouin pacifient les combattants ; le colonel fait afficher : « Il n'y a ici ni Kabyles ni Nègres, il n'y a que des Français travaillant pour la même cause. »



Les explosions de la nuit du samedi 2 février au dimanche 3 février 1918

Elles commencent à 21 heures. Jean Sèque en a donné un long récit, dont voici des extraits.

« *Après la première explosion, le crépitements des obus sautant commença et ce fut un bruit infernal. La foule commença à circuler sur la route de Lyon. Nous nous vêtîmes à la hâte et nous attendions les événements, en allant prendre des renseignements avec les gens qui passaient, quand une deuxième explosion ébranla de nouveau tous les bâtiments. Les moins solides commencèrent déjà à dégringoler. Toute la population du haut de la route de Lyon, la plus rapprochée de l'usine, fuyait déjà le danger. C'était une course effrénée. Quelques échappés de l'atelier arrivaient aussi en courant.*

« *Comme nous sortions, une gerbe de flammes, semblant nous environner, et une détonation formidable ébranlèrent tout le quartier. (...) Nous n'espérions plus revoir notre maison, notre chien, nos chevaux. Tout restait et pouvait être enseveli sous la catastrophe. (...) À partir du pont Régemortes, beaucoup de monde. On se sent mieux en sécurité, les maisons n'étant pas en bordure du chemin. (...) Nous rencontrons des gens en chemise de nuit venant de Nomazy et n'ayant pas eu le temps de se vêtir, leur maison s'écroulant sur eux. La foule devient de plus en plus dense. (...) Les obus explosent avec un bruit infernal. On perçoit très distinctement la différence des calibres. L'écho répète toutes ces détonations. La lune se lève par-dessus tout cela et mêle sa clarté à l'embrasement du lieu du sinistre.* »

Les malades sont placés sur des matelas à même les trottoirs, la foule fuit jusqu'à Avermes et Villeneuve.

Au matin, Jean Sèque constate les dégâts :

« *vitres brisées d'abord, devantures arrachées, toitures effondrées, etc. (...) les vitraux de la cathédrale, (...) ceux de l'église Saint-Pierre (...) ont aussi beaucoup souffert.* »

Mais sa maison est debout, son chien et ses chevaux vivants. Il y eut 32 morts. Un stockage défectueux des obus fut à l'origine de cette catastrophe.

L'enterrement des victimes eut lieu à Moulins le 8 février 1918, en présence du ministre du Travail Colliard, et du maire. Une immense foule était présente.

« *Toutes nos administrations sont représentées ainsi que nos sociétés militaires de vétérans et combattants avec bannières.* »

La cérémonie religieuse pour les victimes catholiques eut lieu à la cathédrale. Au cimetière, les inhumations furent accompagnées d'une autre cérémonie religieuse pour les musulmans. Deux discours furent prononcés : l'un par le ministre, l'autre par le maire. Ensuite l'atelier fut déblayé et reconstruit.

Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

L'armistice

Le 11 novembre 1918

À la demande des généraux allemands, une convention d'armistice est mise au point et signée à Rethondes dans le wagon du généralissime des armées alliées, le maréchal Foch, en forêt de Compiègne le 11 novembre à 11 heures du matin.

« Les premiers journaux du matin ne donnent rien de nouveau, nos troupes continuent toujours d'avancer rapidement. Il y a beaucoup de mouvement par nos rues ce matin déjà ; vers dix heures, et de minute en minute, la foule augmente, joyeuse, énervée. Elle va de la préfecture aux dépêches du Courrier [rue Jean-Jacques Rousseau] et du Progrès [rue Bertin], et on retourne à la préfecture. On raconte, depuis ce matin à la première heure, que les différents postes de T.S.F. [radio] ont intercepté, vers cinq heures ce matin, la nouvelle que l'armistice était signé. On le répète par les rues. Les marchands de drapeaux sortent leur marchandise qui est enlevée rapidement. Bien des fenêtres sont pavoisées avant midi. Autour de la préfecture, la foule attend, un peu anxieuse, l'arrivée de la nouvelle officielle et toujours rien. À midi moins le quart, je rentre déjeuner, il n'y a encore rien d'officiel. À une heure, les cloches des églises se mettent à sonner, donc la nouvelle est arrivée. Les drapeaux sortent partout. Je cours en chercher. Ils sont déjà à des prix inabordables ; pour dix francs, on a presque rien. J'en achète un français pour neuf francs, grand comme un mouchoir de poche et je passe par la mairie où je peux en avoir deux. Il y a foule pour en chercher. Les rues sont déjà bondées et les cris de joie se font entendre. Je rentre à la maison, je donne congé aux hommes pour la soirée et nous buvons un verre à la belle victoire. Je pose le drapeau, puis nous sortons avec Jeanne et Renée.

La foule est de plus en plus compacte et délirante. Le chant de la Marseillaise se fait entendre partout et les cris de « Vive la France » se répercutent de rue en rue. Des groupes d'Alsaciens-Lorrains, d'Italiens, d'employés et employées de diverses maisons de commerce déambulent par les rues en chantant. C'est une cacophonie endiablée ; on s'aborde en disant : « Ça y est ! » Vers quatre heures, la rue d'Allier est absolument bondée et la circulation très difficile. Le groupe des Italiens vient saluer le Monument de la place d'Allier (monument en l'honneur des soldats du département morts pendant la guerre de 1870), un discours y est prononcé par eux, le chant de la Marseillaise y est lancé ensuite à pleins poumons. Très peu de maisons qui ne soient décorées de drapeaux,

quelques-unes pourtant n'ont rien ; c'est que, là, un fils ou un mari a donné sa vie pour la France. S'ils sont heureux dans ces maisons de voir finir la guerre, ils n'ont guère de joie au cœur et ne peuvent participer à la réjouissance générale (...).

Après dîner, nous sortons avec ma belle-sœur et assistons encore à la joie des habitants de Moulins, de plus en plus délirante, le bon « Pinard » aidant. Retraite aux flambeaux par les artilleurs ; plutôt semblant de retraite, car les soldats étaient accaparés par des civils, surtout du genre féminin, et ce n'était plus qu'une foule grouillante et chantante qui dévalait par la rue d'Allier. Beaucoup de monômes se formaient et encerclaient gairement surtout les jeunes personnes. Quelques coups de poings se sont bien échangés, mais ça [a] été encore assez rare ; il fallait bien que « Maître Pinard » fit des siennes !

Les conditions de l'armistice signé par les Boches ont été affichées à neuf heures du soir ; elles sont assez raides ; c'est bien ce qu'il faut pour ces ignobles butors et jamais ils ne seront assez serrés.

Au milieu de cette grande manifestation de joie, comme je n'ai jamais de ma vie vu chose semblable à Moulins, on pense à ce qui peut se passer en ce moment au front. Nous ne pouvons nous faire une idée de ce qui peut y exister en cette soirée mémorable. On pense aussi à nos prisonniers là-bas, dans quel état doivent-ils être et quelle est leur joie ? Leur rapatriement va se faire rapidement, espérons-le. On pense aussi aux familles dont les leurs ne reviendront plus. Cette explosion de joie si naturelle doit aviver encore bien plus leur peine (...).

Des ordres ministériels avaient été donnés pour faire sonner toutes les cloches de France et on s'en est bien acquitté dans de certains endroits. Les cinémas, fermés depuis quelque temps à Moulins, ont été ouverts ce soir. Tout le monde pouvait éclairer a giorno. Les cafés étaient autorisés à rester ouverts jusqu'à onze heures et ils ont fait de bonnes recettes. Les soldats des hôpitaux avaient tous aussi la permission : on les voyait déambuler par les rues. Au foyer du soldat, ils dansaient entre eux au son d'un instrument quelconque. C'était la grande joie. »



Blessés et infirmières célébrant la victoire

Le retour des prisonniers à Moulins



Le quartier Villars

C'est en ce lieu que la situation des prisonniers de guerre de retour est régularisée, puis ils sont envoyés chez eux.

Le 5 décembre : « Il arrive toujours des prisonniers en quantité, ils sont habillés un peu dans toutes les tenues, certains ont encore bonne mine, ils n'y sont pas depuis longtemps sans doute, mais d'autres sont absolument décharnés et ont l'air hébétés. »

La « grippe espagnole »

L'épidémie, très virulente, se caractérise par une pathologie broncho-pulmonaire ; elle se manifeste dès le 10 octobre 1918 et touche surtout les soldats hospitalisés avec une très forte mortalité.

À la fin du mois d'octobre, les Moulinois sont contaminés. Beaucoup de malades sont foudroyés en quarante-huit heures ; de nombreuses jeunes femmes meurent entre 25 et 40 ans ; certaines maisons connaissent plusieurs décès dans la même semaine. L'épidémie s'atténue à la fin de l'année, après avoir décimé la population la plus fragile.



Vivre à Moulins pendant la Grande Guerre

Le témoignage de Jean Sèque

Plan de Moulins / Hier & aujourd'hui

